

FOUR DEAD QUEENS



ASTRID SCHOLTE

casterman

FOUR DEAD QUEENS

*À la reine en chacun de nous.
Qu'elle soit courageuse, pleine d'assurance,
avec des opinions bien arrêtées,
jamais prête à s'excuser
et déterminée à réaliser ses rêves.*

Casterman
Cantersteen 47
1000 Bruxelles

www.casterman.com

Publié aux Etats-Unis par G.P. Putnam's sons, une marque de Penguin Random House LLC, New York,

sous le titre : *Four Dead Queens*

© Astrid Scholte 2019 pour le texte

© Virginia Allyn 2019 pour la carte

ISBN : 978-2-203-21708-9

N° d'édition : L.10EJDN000523.N001

© Casterman 2020 pour la présente édition

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achevé d'imprimer en avril 2020, en Espagne, par Liberdúplex,
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).

Dépôt légal : mai 2020 ; D.2020/0053/150

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Astrid Scholte

FOUR
DEAD
QUEENS

Traduit de l'anglais (américain)
par Elsa Pellegrini

casterman



Palais



Port de Toria

Plage

Maison de ventes de Mackiel

TORIA



La Jetée



D A R A



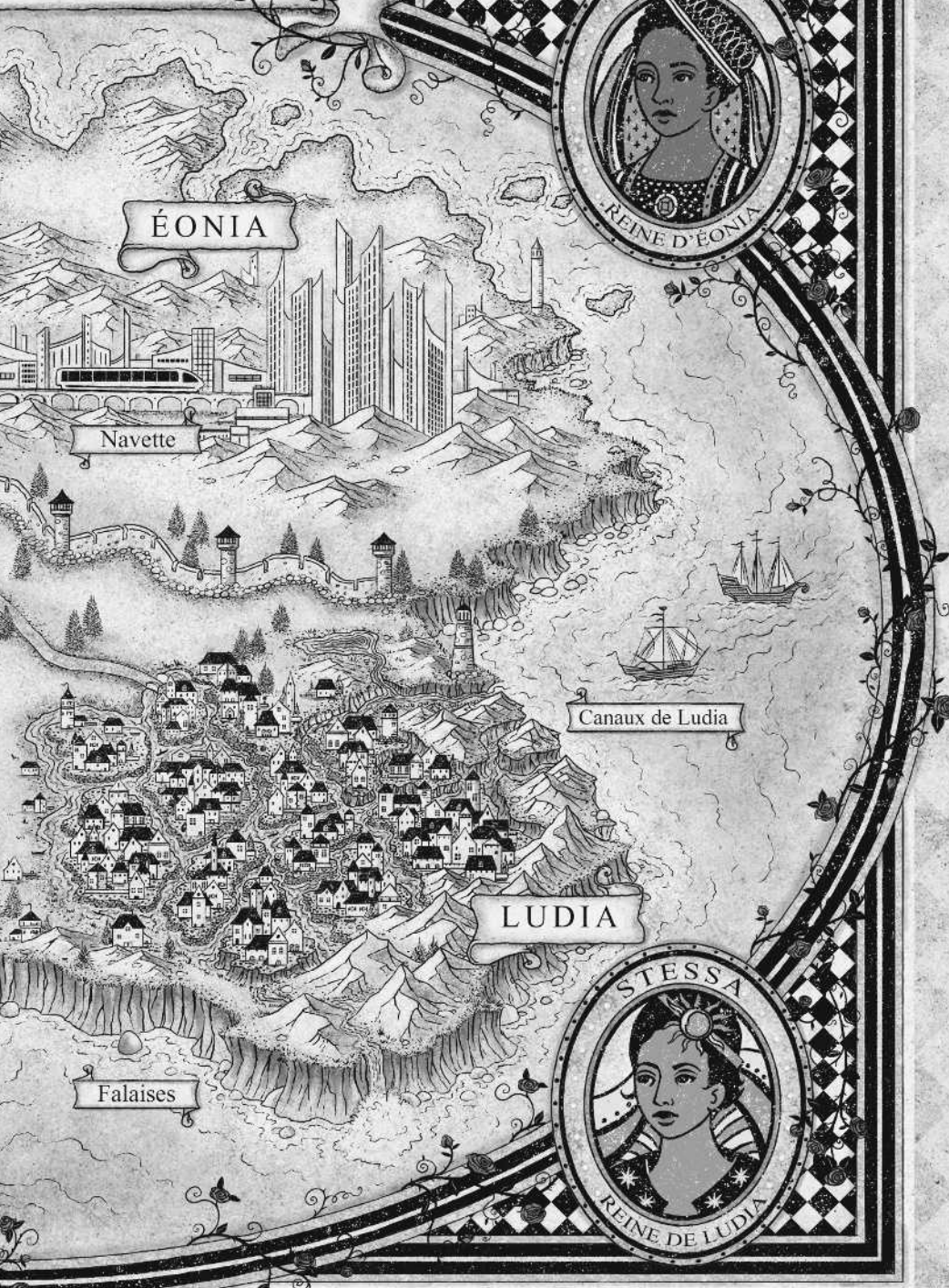
ÉONIA

Navette

Canaux de Ludia

LUDIA

Falaises



LES QUADRANTS DE QUADARA

Archia

*L'île agricole, dont les fondements sont la simplicité,
le travail manuel et la nature.*

Proverbe : *Ne fais confiance qu'à ce qui
peut être manié par la main et le cœur de l'homme.*

Reine : *Iris*

Éonia

*Le quadrant glacé, dont les fondements sont la technologie,
la foi dans le progrès et la recherche de l'harmonie
au sein de la communauté.*

Proverbe : *Avec un esprit agité, viennent des temps
troublés. Avec un esprit apaisé, vient la paix.*

Reine : *Corra*

Toria

*Le quadrant côtier, dont les fondements sont les échanges
commerciaux, la curiosité et le goût de l'exploration.*

Proverbe : *Connais chaque chose, et tu sauras tout.*

Reine : *Marguerite*

Ludia

*Le quadrant des plaisirs, dont les fondements sont
la frivolité et le goût pour la musique, l'art et le divertissement.*

Proverbe : *La vie appartient à ceux
qui ont les yeux et le cœur ouverts.*

Reine : *Stessa*

LES LOIS DES REINES

Loi n° 1 : Pour protéger les terres fertiles d'Archia, la reine doit préserver à tout prix le mode de vie de son quadrant : humble, mais dur à la tâche.

Loi n° 2 : Les émotions et les relations personnelles obscurcissent le jugement. Les Éonistes ne doivent se concentrer que sur les avancées technologiques, la médecine et le bien-être de la communauté.

Loi n° 3 : Pour que l'art, la littérature et la musique puissent s'épanouir librement, Ludia doit être préservée des soucis du quotidien.

Loi n° 4 : Chaque Torien porte en son cœur la curiosité et le goût pour l'exploration. Ces inclinaisons doivent être encouragées, afin de favoriser la croissance de la bourgeonnante société torienne.

Loi n° 5 : Chaque reine doit être élevée dans son quadrant, afin d'apprendre les pratiques et coutumes de son peuple et ne pas être influencée par les affaires du palais.

Loi n° 6 : Une fois entrée au palais, une reine ne reverra plus jamais sa terre natale.

Loi n° 7 : Chaque reine doit produire une héritière avant l'âge de quarante-cinq ans, pour que perdure la lignée royale.

Loi n° 8 : Une reine ne doit pas perdre son temps, ni gaspiller ses émotions, avec l'amour. Il lui est interdit de se marier, car cela risquerait de la distraire de ses devoirs.

Loi n° 9 : Chaque reine se verra attribuer un conseiller issu de son quadrant et ne cherchera conseil qu'auprès de lui.

Loi n° 10 : Pour que les reines restent impartiales, les conseillers de chaque quadrant doivent être présents à chacune des réunions, et impliqués dans toutes les décisions.

Loi n° 11 : Les reines ne peuvent transmettre le pouvoir à leurs filles que lorsqu'elles meurent, ou si elles abdiquent.

Loi n° 12 : Quand une reine décède, sa fille, ou bien sa plus proche parente de sexe féminin, doit être immédiatement conduite au palais pour éviter toute vacance du trône.

*Loi n° 13 : Seule une reine peut siéger sur le trône.
Lorsqu'elle y monte, elle accepte la responsabilité
de diriger le quadrant jusqu'au jour de sa mort.*

*Loi n° 14 : Il est du devoir des reines de garantir
la paix entre les quadrants.*

*Loi n° 15 : Tous les ans, les reines doivent décider,
en accord avec leurs conseillers, à qui sera
accordée la dose de MEDUUSE.*

PARTIE 1

CHAPITRE 1

Keralie

Dès que le soleil du matin effleura la coupole d'or du palais, la ville de Concorde fut inondée de lumière. Ses habitants interrompirent leur activité pour contempler le spectacle – comme s'il s'agissait d'un signe des quatre reines elles-mêmes. Nous restions perchés en surplomb, tels des vautours prêts à plonger pour dépecer leurs proies.

— Alors, sur qui devrions-nous arrêter notre choix, aujourd'hui ? s'enquit Mackiel.

Il était adossé au large écran au sommet de l'immeuble, qui diffusait les derniers Bulletins Royaux. Il ressemblait à un jeune dandy de Toria. Enfin, en apparence au moins.

— Ah, les choix..., dis-je en souriant.

Il passa son bras autour de mon épaule et, avec une petite moue, me demanda :

— Dans la peau de qui as-tu envie de te glisser, cette fois ? Une jeune fille en fleur ? Une demoiselle en détresse ? Une séductrice malgré elle ?

Je le repoussai en riant.

— Je serai celle qui nous rapportera le plus d'argent !

En général, je choisissais moi-même mes cibles, mais Mackiel était de bonne humeur ce matin-là et je ne voulais pas que ça change. Son côté obscur semblait souvent prendre le dessus ces temps-ci, et j'étais prête à tout pour le garder dans la lumière.

Je haussai les épaules.

— Choisis, toi.

Il arqua ses sourcils noirs avant d'incliner son chapeau melon pour mieux examiner la foule. Le trait de khôl qui ornait ses paupières soulignait encore davantage ses yeux bleus, enfoncés dans leurs orbites : rien n'échappait à son regard aiguisé. Un sourire familier frémit sur ses lèvres.

Je respirai l'air vif de Concorde. Il était pur, ce qui tranchait avec l'odeur âcre dans laquelle baignait notre quartier, plus bas, dans le port de Toria : un mélange d'algues, de poisson et de bois pourri. Capitale de Quadara, Concorde était la ville où le logement était le plus cher car elle avait des frontières à la fois avec Toria, Éonia et Ludia. Archia était la seule région isolée du continent.

En rez-de-chaussée, les magasins vendaient une grande variété d'articles homologués : médicaments éonistes, parures à la mode et derniers gadgets ludistes, produits frais et viande sous vide archiens, dont la collecte et la distribution étaient assurées par les négociants toriens. Les cris perçants des enfants, le murmure constant des échanges marchands et la

rumeur des ragots sur les reines rebondissaient sur les vitrines.

Derrière les immeubles se dressait un dôme d'or qui encapsulait le palais et dissimulait les opérations secrètes qui s'y tramaient. À l'entrée se trouvait un vieux bâtiment en pierre que l'on appelait Maison de la Concorde.

Tandis qu'il cherchait ma cible, Mackiel posa son majeur sur ses lèvres – une insulte aux reines à l'abri derrière leur coupole dorée. Quand il capta mon regard, il esquissa un sourire. Il désigna une silhouette sombre qui descendait les marches de l'escalier menant de la Maison de la Concorde à la place centrale, noire de monde :

— Lui, indiqua-t-il. Ramène-moi son étui de communication.

L'inconnu était à l'évidence éoniste. Alors que les Toriens étaient emmitouflés dans diverses couches de vêtements pour se protéger au mieux du froid mordant, celui-ci portait à même la peau une combinaison dermique noire, faite d'un tissu composé de millions de microorganismes capables de maintenir sa température corporelle grâce à leurs sécrétions naturelles. Dégoûtant, mais très utile au plus profond de l'hiver !

— Un messenger ?

Je lançai un regard noir à Mackiel. La livraison devait être de la plus haute importance si le messenger sortait de la Maison de la Concorde, le seul endroit où Toriens, Éonistes, Archiens et Ludistes faisaient affaire.

Mackiel se gratta nerveusement la nuque de ses doigts chargés de bagues.

— Alors, on a peur du défi ?

— Bien sûr que non.

J'étais sa meilleure plongeuse, capable de me glisser à l'intérieur (et surtout en dehors) de n'importe quelles poches avec la légèreté d'une plume.

— Et rappelle-toi...

— *Rapide à l'aller, encore plus au retour.*

Il m'agrippa le bras. Son regard était grave ; cela faisait des mois qu'il ne m'avait pas dévisagée comme cela. Comme si mon sort lui importait. Je faillis éclater d'un rire moqueur, mais il resta bloqué entre ma poitrine et ma gorge.

— Ne te fais pas prendre.

— Est-ce que ça m'est déjà arrivé une seule fois ?

Je descendis le long de la paroi de l'immeuble pour me fondre dans la foule. Je n'avais pas fait trois pas qu'un vieil homme s'arrêta soudain devant moi pour presser quatre doigts contre ses lèvres en signe de respect envers les reines — c'était ça, le geste officiel, et non la version obscène de Mackiel. J'enfonçai mes semelles cloutées dans le sol et parvins à m'arrêter juste à temps : ma joue ne fit qu'effleurer l'omoplate de l'homme.

Mais bon sang, comment le palais pouvait-il rendre les gens aussi bêtes ? Ce n'était pas comme si on pouvait distinguer quoi que ce soit à travers la paroi de verre doré. Et même si cela avait été le cas, les reines

n'en avaient rien à faire de nous. Encore moins de quelqu'un comme moi, j'en étais certaine.

Je fis lâcher sa canne au vieil homme, qui trébucha.

— Désolée ! (Je lui lançai un regard par-dessous mon chapeau à larges bords, en battant des cils.) On m'a poussée.

Son expression s'adoucit.

— Ce n'est rien, ma chère. Bonne journée, ajouta-t-il en inclinant à peine la tête.

Je lui adressai un sourire innocent avant de glisser sa montre d'argent dans un repli de ma jupe. Ça lui apprendrait.

Je me hissai sur la pointe des pieds pour localiser ma cible. *Là*. Le messenger n'avait pas l'air beaucoup plus âgé que moi, dix-huit ans, peut-être. Sa combinaison était si ajustée qu'elle lui faisait comme une seconde peau — il en était couvert des pieds à la tête, du bout des doigts jusqu'au cou. Je devais me débattre chaque jour avec mes corsets et mes jupes épaisses, mais j'avais du mal à imaginer que sa tenue soit plus facile à enfiler.

J'enviais malgré tout la liberté de mouvement qu'elle lui offrait. Mes muscles aussi étaient dessinés à force d'être sollicités pour courir, sauter et escalader. S'il n'était pas inhabituel pour une Torienne d'être mince et tonique, dans mon cas, ce n'était pas dû aux heures passées à naviguer vers Archia ou à décharger de lourdes cargaisons sur les docks. Non. Moi, j'appartenais depuis longtemps à ce que Toria avait

de plus sombre. En me voyant noyée dans mes couches successives de vêtements de jeune fille bien élevée, engoncée dans mon corset, nul n'aurait pu deviner mon vice : mon travail.

Au bas de l'escalier de la Maison de la Concorde, le messager eut un moment d'hésitation, le temps de remettre quelque chose dans son sac. C'était ma chance. Le vieil homme m'avait donné une idée.

Je me précipitai vers les marches d'ardoise polie, en fixant avec un regard éperdu d'admiration le palais, quatre doigts sur les lèvres. À l'approche du messager, j'accrochai à dessein mon orteil dans l'interstice entre deux pavés et je basculai vers l'avant, aussi molle qu'une poupée de chiffon. Inélégant, mais ça ferait l'affaire. J'avais appris à mes dépens que le moindre faux-semblant risquait de me faire repérer, et je prenais mon travail très à cœur.

— Ah ! m'écriai-je en m'écrasant contre le jeune homme.

Je ne pus m'empêcher de savourer le claquement sourd quand il heurta le sol. J'atterris sur lui, cherchant aussitôt du bout des doigts le chemin vers son sac.

Recouvrant ses esprits en une fraction de seconde, le messager me repoussa d'une main en agrippant son sac de l'autre. Ce n'était peut-être pas la première fois qu'il croisait la route des plongeurs de Mackiel. Je me retins de lancer un regard furieux à ce dernier, que je savais être en train d'observer avec avidité la scène depuis le toit.

Il observait toujours.

Optant pour un changement de tactique, je roulai sur le côté et m'écorchai exprès le genou contre le sol. Je gémis comme l'innocente jeune fille torienne que je prétendais être puis relevai la tête pour regarder le messager par en dessous.

Il avait tout d'un Éoniste. Ses yeux étaient harmonieusement placés, ses lèvres pleines, ses pommettes hautes et bien dessinées, sa mâchoire fière. Des boucles noires encadraient son visage hâlé. Sa peau était à la fois délicate et résistante – le contraire de la mienne, pâle et crémeuse, qui pelait et gerçait en hiver et que le soleil de l'été brûlait jusqu'à faire apparaître des cloques. Alors que les Éonistes avaient en général des yeux bruns qui les protégeaient du soleil, les siens étaient clairs, presque incolores. Lui permettaient-ils de voir dans le noir ?

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il, le visage impassible.

Les expressions des Éonistes étaient le plus souvent comme gelées, aussi froides que leur quadrant.

Je hochai la tête.

— Je suis tellement, tellement désolée.

— Ce n'est rien.

Mais il gardait la main posée sur son sac ; je n'en avais pas encore fini avec ma mission. Il jeta un coup d'œil à ma bottine noire, maintenant éraflée, puis à mon genou, que je tenais entre mes mains.

— Vous saignez, constata-t-il d'un ton surpris.

Il se doutait donc sans doute que ma chute n'était qu'une ruse. Je baissai la tête vers ma jupe blanche : une tache rouge avait fleuri autour de mon genou.

— Oh ! m'exclamai-je en feignant un léger malaise.

Je fixai le soleil brillant jusqu'à ce que des larmes viennent picoter mes paupières, puis lui fit face à nouveau.

— Tenez, me dit-il en me tendant un mouchoir.

Je me mordis la lèvre pour masquer un sourire.

— J'étais distraite par le palais, je n'ai pas regardé où je mettais les pieds.

Les étranges yeux pâles du messager se tournèrent l'espace d'un instant vers la coupole dorée derrière nous. Son visage ne trahit aucune émotion.

— Il est magnifique, commenta-t-il. La façon dont le soleil illumine le dôme, c'est comme s'il était vivant.

Je fronçai les sourcils. D'habitude, les Éonistes n'appréciaient pas la beauté. Ce n'était pas quelque chose qu'ils estimaient — ce qui ne manquait pas d'ironie, étant donné à quel point ils étaient beaux, en général.

Je retroussai l'ourlet de ma jupe pour dégager mon genou.

— Que faites-vous ?

J'étouffai un rire.

— Je voulais vérifier la gravité de ma blessure.

Puis j'ajoutai, en faisant semblant de me rappeler à cet instant d'où il venait :

— Oh ! (Je réarrangeai ma jupe pour couvrir mes jambes.) Je suis désolée, c'était déplacé.

L'intimité, la familiarité, tout cela était aussi étranger aux Éonistes que les émotions.

— Ce n'est rien, répéta-t-il, mais il détourna le regard.

— Pouvez-vous m'aider ? Je crois que je me suis tordu la cheville.

Il tendit la main avec réticence avant de décider qu'il était plus prudent de m'attraper par les coudes, qui présentaient l'avantage d'être recouverts de tissu. Je m'appuyai lourdement contre lui pour m'assurer qu'il ne sentirait aucune différence de poids quand je glisserais la main dans son sac. Mes doigts saisirent quelque chose de froid et lisse, de la taille de ma paume. Dès que je fus debout, il me relâcha comme s'il avait touché un poisson vieux d'un mois.

— Vous pensez que vous pouvez marcher ?

J'acquiesçai mais me balançai d'un pied sur l'autre, d'un geste peu assuré. Les plongeurs novices se trahissaient souvent en arrêtant trop tôt de jouer leur rôle lorsqu'ils avaient obtenu ce qu'ils convoitaient. Et puis, mon genou me faisait *vraiment* mal.

— Je ne crois pas.

— Où puis-je vous emmener ?

— Là-bas.

Je désignai du doigt une table vide devant un café.

Il me prit par le coude pour me guider, en jouant des épaules pour se frayer un chemin à travers la foule. Je me laissai tomber sur la chaise et pressai le mouchoir sur mon genou.

— Merci.

Je baissai la tête, en espérant qu'il allait partir.

— Est-ce que ça va aller ? Vous n'êtes pas seule, n'est-ce pas ?

Je savais que Mackiel observait la scène quelque part près de nous.

— Non, bien sûr ! Je suis venue avec mon père. Il fait des affaires, par là, ajoutai-je en désignant d'un geste vague les magasins alentour.

Le messager s'accroupit pour me regarder sous les bords de mon chapeau.

Je tressaillis. De près, ses yeux avaient quelque chose de troublant. Ils ressemblaient à des miroirs. Pourtant, dans leur reflet, je me sentis presque devenir celle que je prétendais être. Une jeune fille qui passait la journée à Concorde avec sa famille pour profiter des trésors des autres quadrants. Une fille dont la famille était encore entière. Une fille qui n'avait pas fait voler son bonheur en éclats.

Cela ne dura qu'un instant.

Quelque chose vacilla derrière son masque inexpressif.

— Vous êtes sûre ?

Son inquiétude était-elle sincère ?

Je sentais le froid de l'étui en métal contre ma jambe, tandis que le regard de Mackiel me brûlait le dos.

Rapide à l'aller, encore plus au retour.

Je devais trouver un moyen de me sortir de là.

— Il faut juste que je me repose un moment. Ça va aller.

— Entendu, alors, admit-il en jetant un regard en arrière vers la Maison de la Concorde, la main sur son sac. Si vous m'assurez que ça va aller...

Il s'attendait à l'évidence à ce que je le contredise. J'avais peut-être un peu surjoué la fragilité.

— Oui, ça va aller. Promis.

Il m'adressa un bref hochement de tête, typique des Éonistes, puis ajouta :

— Que les Lois des Reines nous gouvernent à jamais. Ensemble, mais séparés.

C'était la formule d'usage pour prendre congé entre des personnes de deux quadrants différents. Il tourna les talons.

— Ensemble, mais séparés, répétai-je, les yeux fixés sur son dos.

Avant qu'il ait fait un pas, j'étais debout, noyée dans la foule.

L'étui de communication au creux de la main, je me mis à courir.

CHAPITRE 2

Iris, reine d'Archia

*Loi n° 1 : Pour protéger les terres
fertiles d'Archia, la reine doit préserver
à tout prix le mode de vie de son quadrant :
humble, mais dur à la tâche.*

Inconfortablement installée sur son trône, Iris changea de position pour réarranger ses épais jupons. Coulant à flots à travers le plafond bombé, le soleil de midi illuminait le cadran doré placé juste en contrebas. Il était orné des armoiries de la nation de Quadara, avec des arêtes épaisses pour matérialiser les murs qui divisaient le pays. Au centre, un globe d'ambre réfléchissait la lumière, éclairant ainsi les inscriptions gravées dans le marbre de la salle des trônes. Elles rappelaient à chacune des reines, ainsi qu'à celles et ceux qui assistaient à une audience royale, les relations autorisées entre les quadrants, ainsi que les règles strictes auxquelles les reines devaient se conformer : les Lois des Reines.

Alors que le territoire de Quadara demeurait divisé, les reines, elles, régnaient au sein de la même cour, leurs quatre trônes formant un cercle autour du cadran.

Ensemble, mais séparées.

Chacune d'entre elles faisait face à la section correspondant à son territoire.

Le visiteur suivant d'Iris quitta le paravent qui isolait les reines du public. La souveraine jeta un coup d'œil à Marguerite, l'une de ses sœurs de règne, qui était assise à côté d'elle. Celle-ci haussa un sourcil, amusée, quand l'homme fit la révérence en s'inclinant si bas qu'il effleura presque le marbre poli à ses pieds. Il se tenait sur les armoiries d'Archia : une île à dominante agricole bordée de feuillages et de fleurs, avec un cerf au sommet d'une montagne, le tout encerclé par d'énergiques tourbillons dorés.

Aujourd'hui âgée de trente ans, Iris n'avait pas revu Archia depuis douze ans. Mais aussi longtemps qu'elle vivrait, jamais elle n'oublierait l'air vif, les forêts profondes et les collines ondoyantes de sa terre natale.

Même quand il se redressa, l'homme n'osa pas croiser le regard de la reine. Cela était dommage pour lui, parce qu'elle avait de très jolis yeux.

— Ma Reine, commença-t-il d'une voix tremblante.

Parfait, pensa Iris. Elle mettait un point d'honneur à ce qu'on la craigne — une quête chronophage, mais qui en valait la peine.

Elle savait que son quadrant, Archia, pouvait être considéré comme le moins redoutable des quatre. Ses habitants, méfiants envers ce qui relevait des avancées technologiques, restaient en général dans leur coin, traversant rarement le détroit qui les séparait du continent. Les Archiens se concentraient sur le travail

physique et sur un seul objectif : mener une existence qui, bien que modeste, pouvait être considérée comme une bonne vie.

— Parlez, ordonna Iris avec un signe de la main. Je n'ai pas de temps à perdre.

Un filet de sueur perla sur le front de l'homme, avant de couler jusqu'au bout de son nez. Il s'empressa de s'expliquer :

— L'électricité. Nous avons besoin d'électricité.

Iris dut se souvenir qu'il était le gouverneur d'Archia, même si ce titre n'avait que peu de valeur à ses yeux. Seules les reines dirigeaient Quadara.

Le pouvoir était un jeu et au fil des ans, Iris était devenue experte en la matière.

— *Besoin* d'électricité ? répéta-t-elle en se penchant vers lui. La réponse est non.

Alors que les autres quadrants bénéficiaient depuis longtemps de ce progrès technique, Archia continuait à n'utiliser que ce que qui pouvait être manié *par la main et le cœur de l'homme*, comme le disait un célèbre proverbe du quadrant.

Le gouverneur s'essuya le front d'une main tremblante, avant de poursuivre :

— Cela nous permettrait d'employer des machines. Nos travailleurs font ce qu'ils peuvent pour respecter les délais annuels fixés par Toria, mais ils semblent hors de portée. S'il vous plaît, veuillez accepter d'examiner notre requête, ma Reine.

Iris s'installa à nouveau au fond de son siège et éclata d'un rire sec.

— Comment osez-vous me demander cela ?

La population de Quadara augmentait sans cesse et, malgré les efforts des trois autres quadrants, leurs sols restaient stériles. La nation était un écosystème dans lequel chaque quadrant avait un rôle à jouer. Archia alimentait le royaume en ressources naturelles et produits agricoles. Éonia assurait la recherche médicale et le développement technologique. Ludia s'était spécialisée dans l'art, la mode et le divertissement. Et Toria, enfin, gérait l'ensemble des échanges commerciaux entre les quadrants. Les Lois des Reines devaient permettre à cet équilibre de perdurer.

Unique terre fertile, Archia était donc le seul espoir du pays, raison pour laquelle Iris devait protéger sa région natale à tout prix. Elle ne pouvait pas risquer la surexploitation agricole qu'entraînerait l'usage des machines. Si Archia était détruite, Quadara mourrait de faim.

Si d'aucuns pouvaient considérer Archia comme primitive, le quadrant était loin d'être faible. Enfin, tant qu'Iris régnerait.

La lèvre inférieure du gouverneur frémit.

— Je sais que nous ne sommes pas censés utiliser la technologie venue des autres quadrants, mais...

— Alors pourquoi venez-vous m'ennuyer avec cette requête ?

— Peut-être pourrais-tu accepter ? intervint Marguerite.

C'était la plus âgée des reines et celle qui avait régné le plus longtemps : elle était souvent la voix de la raison. Même si son dernier rendez-vous de la journée avait été annulé, elle continuait à assister à l'audience avec intérêt. Comme chez toute bonne Torienne, sa curiosité pour les autres cultures n'était jamais rassasiée.

Une vraie perte de temps, pensait Iris. Elle fit face à sa sœur de règne dans un mouvement brusque.

— Cela ne te concerne pas, Marguerite.

Mais son ton était indulgent : les Toriens se mêlaient sans cesse des affaires des autres. Marguerite replaça une mèche de cheveux auburn grisonnants derrière son oreille.

— Rappelle-toi, j'ai déjà suggéré à Corra d'enjoindre ses médecins à développer un vaccin pour enrayer l'épidémie de peste de sang. Il nous faut parfois distordre un peu les lois, sans les briser.

À la mention des scientifiques de son quadrant, Iris se tourna vers Corra, la reine d'Éonia, âgée de vingt-cinq ans : ses cheveux noirs étaient nattés à la mode éoniste et sa couronne d'or luisait sur sa peau brune. Mais celle-ci ne lui rendit pas son regard. Iris croisa en revanche celui de Stessa, la reine de Ludia, qui grimaça, comme si elle lui tapait sur les nerfs. C'était sans doute le cas, dans la mesure où ce qu'Iris disait ou faisait semblait toujours l'agacer.

— La situation était différente, rappela Iris à Marguerite en ignorant la mauvaise humeur de Stessa. La peste menaçait de réduire notre peuple à néant. Ce vaccin, c'était une intervention unique, qui n'altérerait pas de façon significative la nature même d'un quadrant. Si j'autorisais le recours aux machines pour un court laps de temps, quelles garanties aurais-je qu'il nous serait possible de revenir ensuite aux méthodes traditionnelles ? Je ne peux pas prendre ce risque.

Marguerite lui adressa un sourire compréhensif, mais amusé, comme si elle considérait qu'Iris s'entêtait juste pour le plaisir.

— Non, répéta Iris, en s'adressant à nouveau au gouverneur. L'électricité ne vient pas de notre quadrant, nous ne l'utiliserons donc jamais. Nous nous passerons de l'aide que pourraient nous apporter ces machines du diable.

Iris avait vu ce que la technologie avait fait d'Éonia, et elle ne voulait pas que son quadrant connaisse le même destin. Située à l'extrémité nord du pays, Éonia était presque intégralement gelée, et inhospitalière ; elle n'avait pas d'autre option que de concentrer ses efforts sur les progrès technologiques, voire les manipulations génétiques, pour survivre. Ce faisant, les Éonistes avaient perdu une part de leur humanité. Enfin, c'est ce que pensait Iris. Elle ne put s'empêcher de lancer encore un regard à Corra.

Le rapide coup d'œil du gouverneur à la rangée de chandeliers électriques qui pendaient dans les

quatre allées menant à la salle des trônes n'avait pas échappé à Iris. Elle savait que ces candélabres donnaient l'impression qu'elle profitait des plaisirs de tous les quadrants. Mais ce qu'ignorait le gouverneur, c'est que la reine d'Archia lisait à la lueur de la bougie et se baignait dans les sources naturelles de son jardin privé plutôt que d'utiliser le système d'eau chaude du palais. Elle n'allait quand même pas discuter de ses habitudes en matière d'hygiène avec lui.

Devant son silence, Iris haussa un sourcil et l'interrogea :

— Autre chose ?

Le gouverneur secoua la tête.

— Bien. Et si d'aventure quelqu'un souhaite discuter ma décision, il saura où me trouver. Le palais sera toujours ouvert à mon peuple.

Sur ces mots, elle se leva et descendit de l'estrade, abandonnant la salle d'audience à ses sœurs de règne.

Iris décida de passer le reste de la journée dans le jardin aménagé pour elle à l'intérieur du palais. Pendant son enfance, elle avait adoré parcourir les terres sauvages qui entouraient sa maison. C'était là qu'elle avait imaginé la manière dont se déroulerait son règne, ce que cela signifierait de guider la destinée d'un quadrant. Iris, qui avait été une enfant solitaire, pensait qu'elle s'était ainsi préparée à être reine. Mais ce

qu'elle n'avait pas prévu, c'était que quelqu'un puisse un jour avoir prise sur sa manière de régner.

Ou sur son cœur.

Le jardin était situé dans la section archienne du palais qui, comme la nation, était lui aussi divisé en quatre. Il se trouvait hors de la coupole d'or, perché sur la falaise surplombant le détroit qui séparait le continent de l'île d'Archia. Longtemps auparavant, l'une de ses ancêtres avait demandé un accès à la nature, à la vie. Les Lois des Reines leur interdisaient de quitter le palais – pour leur propre sécurité, mais aussi pour éviter qu'elles ne subissent la moindre influence extérieure.

Iris ne remettrait jamais le pied sur sa terre natale, ne s'imprégnerait plus jamais de la beauté d'Archia, ne verrait plus jamais les cerfs ou les biches gambader dans les montagnes.

Elle s'installa confortablement dans le canapé de bois ; il s'enfonça dans l'herbe tandis que sa jupe noire s'évasait sur l'assise. Elle retira sa lourde couronne et la posa sur la table à côté d'elle, puis inclina la tête en arrière, savourant la chaleur du soleil sur sa peau pâle. La source chaude, qui bouillonnait juste à côté, lui rappelait le doux ruisseau qui coulait à côté de la maison de son enfance.

Elle devrait s'en contenter pour l'instant.

Comme le voulaient aussi les Lois des Reines, Iris avait été élevée par des parents adoptifs, loin du palais, dans la région qu'elle était appelée à gouverner un

jour. Ayant grandi dans une petite maison de pierre, elle n'avait jamais désiré autre chose. Elle ne savait pas *comment* désirer des choses qu'elle n'avait jamais vues, jamais expérimentées. Elle avait appris tout ce qu'elle pouvait sur ses terres, sur les animaux qui y vivaient, sur son peuple.

Et sur le sombre passé de Quadara.

Pendant des centaines d'années, Archia avait été épargnée par les troubles de la nation. Ce n'était que lorsque Toria avait construit ses bateaux et navigué vers l'ouest que la luxuriante île avait été découverte. Le reste du pays était en proie au désespoir, ses ressources naturelles étant presque épuisées. Archia avait vite éveillé les désirs.

Les quatre quadrants avaient développé des forces et ressources qui leur étaient propres, mais ils partageaient la même faiblesse : la convoitise.

C'est ainsi qu'avaient commencé les Guerres des Quadrants. Elles allaient durer près d'une décennie et coûter la vie à des milliers de personnes. Pendant cette période, les autres quadrants avaient essayé de conquérir Archia, sans succès. La gestion du bétail était étrangère aux Éonistes. Les Toriens, incapables de se satisfaire d'une seule terre, voulaient partir à la découverte d'autres continents. Les Ludistes, enfin, n'étaient pas disposés à souiller leurs tenues sophistiquées en travaillant la terre.

Alors les reines fondatrices de Quadara avaient construit les murs pour séparer les régions, mettant

enfin un terme aux Guerres des Quadrants. Les murs laissaient à chaque quadrant un espace suffisant, en lui permettant d'évoluer indépendamment et en harmonie.

Archia était sauvée.

Iris avait quitté sa terre natale pour la première fois le jour de son dix-huitième anniversaire, lorsqu'on l'avait informée que sa mère n'était plus. Elle avait traversé le détroit à bord d'un vaisseau torien pour rejoindre le palais. Elle s'était plongée dans son nouvel univers et avait endossé son rôle de reine sans ciller, insistant pour assister à l'audience dans la minute qui avait suivi le moment où sa mère avait été mise en terre. Ce soir-là, elle avait veillé jusqu'au lendemain matin, plongée dans des livres d'histoire et de diplomatie. Rien ne pouvait perturber Iris, pas même la mort de sa mère.

Elle ouvrit ses yeux verts pour regarder le vibrant ciel bleu, savourant cet instant à l'écart d'un palais en permanence baigné d'une lumière dorée. En effet, le bâtiment étant encapsulé par le dôme d'or, c'était cette teinte qui prédominait dans chaque pièce, sur chaque objet. Même la nuit, les corridors se teintaient d'une profonde couleur ambrée, comme si l'obscurité n'osait pas venir caresser les reines de ses doigts sombres.

En regardant les nuages dans le ciel, Iris pensa à son père. Pas celui dont elle partageait le sang – un homme que sa mère n'avait jamais identifié –, mais l'homme qui l'avait élevée, sur Archia. Quand elle était enfant,

il lui avait parlé des reines de l'au-delà : les reines décédées qui vivaient dans le quadrant sans frontières qu'était le ciel, observant ceux qu'elles avaient laissés derrière elles. Quand Iris était seule, elle levait la tête et partageait ses craintes les plus profondes, ses rêves les plus merveilleux, certaine que ses secrets seraient ainsi en sécurité avec elles. Ses plus fidèles confidentes.

Et puis elle était arrivée au palais et avait rencontré les reines. Elles passaient leurs soirées ensemble, veillant souvent au-delà d'une heure « raisonnable » à discuter de leurs enfances, de leurs familles et de leurs quadrants. Iris n'était plus seule.

Pourtant, son regard s'évadait encore souvent vers le ciel. C'était désormais à son père, mort depuis longtemps, qu'elle s'adressait.

— Père, je n'ai pas tremblé. Les Lois des Reines sont, et seront toujours, ce qu'il y a de plus important. Cependant, il est certaines lois qui s'appliquent aux reines, donc à *moi*, que j'ai fini par trouver absurdes au fil des années.

Le seul fait de prononcer ces paroles à haute voix lui semblait être un sacrilège. Iris secoua la tête. Elle devrait être plus forte, aussi solide que l'acier.

— Nous sommes les reines. Nous devrions pouvoir modifier les règles qui n'affectent pas les quadrants, ni la paix qu'il est de notre devoir de préserver. Nous devrions avoir un *minimum* de contrôle sur nos propres vies. Je vais continuer de me battre pour Archia, pour

protéger le quadrant et ses habitants, mais je veux davantage. Pas pour Archia, mais pour moi.

Elle détestait paraître aussi faible à ses propres yeux. Avec un profond soupir, elle poursuivit :

— J'ai un plan. Je suis restée trop longtemps silencieuse, mais c'est terminé. Demain, les choses vont changer. Les Lois des Reines *vont* changer. Demain, je vais...

Une abeille la piqua à la gorge. Une morsure intense, suivie d'une douleur sourde.

Les abeilles, comme les autres insectes, étaient censées avoir été éradiquées du jardin par un produit que l'on y avait pulvérisé. *Encore une formidable invention éoniste*, pensa Iris, désabusée. Elle ne voyait aucune objection à partager son jardin avec les créatures qu'il était *naturel* d'y trouver. Mais sa conseillère avait insisté : c'était mieux ainsi, pour sa sécurité.

Un sourire apparut sur les lèvres de la reine ; peut-être que la nature avait surpassé la technologie, au bout du compte, et avait triomphé de l'insecticide. Elle jubilait à l'idée de pouvoir raconter sa découverte à Corra ce soir au dîner.

La piqûre se fit plus douloureuse, au point qu'Iris ne fut plus capable de déglutir. La salive restait bloquée dans sa gorge. Était-elle allergique ?

Elle porta la main à son cou et découvrit une plaie béante. Lorsqu'elle la retira, ses doigts étaient trempés de sang. Un gargouillis inarticulé lui échappa.

Une silhouette menaçante surgit au-dessus d'elle, dont elle capta l'expression de triomphe. Un rayon de soleil vint illuminer un couteau à fine lame, rouge et dégoulinant.

La rage s'empara d'Iris alors que le sang chaud coulait de sa gorge. Dans un mouvement désordonné, ses bras volèrent en arrière, faisant tomber sa couronne au sol.

C'est un sacrilège ! Je suis la reine d'Archia !

Comment peut-on oser me trancher la...

CHAPITRE 3

Keralie

Assis à son lourd bureau de chêne, Mackiel Delore Junior tournait et retournait l'étui de communication entre ses mains, faisant glisser ses bagues sur la surface métallique, les sourcils froncés. Il était resté étrangement calme depuis que je le lui avais remis, pendant la longue et froide marche depuis Concorde, à travers le centre de Toria puis vers la maison de ventes aux enchères située sur les quais délabrés. Je ne l'avais pas vu aussi silencieux depuis le jour où ses parents étaient morts.

Sa peau pâle et ses cheveux noirs étaient sa seule ressemblance avec son père. Fluet à l'extrême, il portait un gilet de costume sans manches pour élargir sa carrure et un chapeau melon pour rehausser sa petite taille.

Mackiel Senior rêvait d'un redoutable protégé, mais n'avait eu pour rejeton qu'un gringalet. Il craignait que Mackiel ne parvienne jamais à susciter la peur et l'admiration chez ceux qui auraient affaire à lui et à son entreprise, la société d'import-export Delore.

Il se trompait.

Mackiel fixait l'étui de communication comme s'il était autant ravi que troublé par ce qu'il pouvait contenir.

— Tu vas l'ouvrir ?

— Et risquer de lui faire perdre sa valeur ? Tu me déçois, chérie, répliqua-t-il d'un ton espiègle.

Je m'assis en face de lui, avec une légère grimace.

— Tu t'es fait mal, petite poupée de porcelaine ? s'enquit-il en souriant. Tu devrais prendre davantage soin de ce qui fait *ta* valeur.

Je levai les yeux au ciel et massai mon genou bandé sous ma jupe d'un noir passé.

Ma tenue de plongeuse était chez le teinturier ; j'espérais qu'ils pourraient retirer la tache de sang, car la jupe avait appartenu à ma mère. C'était l'un des rares objets que je tenais d'elle.

Cela faisait six mois que je n'avais pas vu mes parents. Six mois depuis l'accident de mon père. Six mois que j'avais fui la maison, incapable de regarder ma mère dans les yeux, et que j'avais refermé cette partie de mon cœur pour ne plus regarder en arrière.

— Ça en valait la peine.

J'aurais fait n'importe quoi pour Mackiel. Même s'il n'avait que deux ans de plus que moi, c'était à la fois un ami et un mentor. Et surtout, la seule famille qui me restait.

— Avec toi, c'est toujours le cas !

Je l'ignorai. Mackiel était sans cesse en train de plaisanter, mais cette fois je ne savais pas s'il me taquinait ou s'il attendait quelque chose de plus de moi, de *nous*. Que voyait-il lorsqu'il me regardait ? La jeune Torienne sûre d'elle que je prétendais être, *sa* petite poupée de porcelaine, ou encore une fille détruite ? Il aurait suffi d'une étincelle pour que la noirceur soit révélée au grand jour...

Et je ne voulais pas savoir ce qu'il préférerait.

Le bureau de Mackiel, situé sous les combles de la maison de ventes, donnait sur le port de Toria. Les voiles éclairées par la lumière de la lune scintillaient comme des fantômes sur l'eau sombre. Je m'étais souvent demandé pourquoi il avait choisi cette pièce. Était-ce parce qu'elle avait été le bureau de son père, ou bien voulait-il chaque jour s'obliger à affronter sa phobie de l'océan, et finir par la dompter ?

Mackiel se gratta le cou d'un geste bref, comme pour vérifier qu'il n'était pas submergé par l'eau. Il était plus fort que ce qu'il croyait, ce qui n'était pas mon cas : je n'étais pas capable d'affronter mes fantômes, moi. Tout espace plus petit que mes quartiers confinés derrière l'estrade de la maison de ventes me faisait prendre mes jambes à mon cou. Rien que d'y penser, cela me comprimait la poitrine.

Une petite inspiration. Une petite expiration. S'il y a un moyen d'entrer, il y a forcément un moyen de sortir. Ce mantra aidait à apaiser l'angoisse quand elle

commençait à faire des tourbillons dans mon estomac comme une anguille.

— Tu penses qu’il va partir à combien ? l’interrogeai-je pour me changer les idées.

Sans répondre à ma question, Mackiel posa l’étui de communication sur la table et tendit l’autre main vers moi.

— C’est pour toi.

Dans sa paume, il y avait un médaillon en forme de quartier d’or, la monnaie qui unissait Quadara. Quand je tendis la main, il saisit mes doigts dans les siens. Les ténèbres qui assombrissaient son expression ces derniers temps affleurèrent alors à la surface, et ce fut comme si mon ami avait disparu. Il continua :

— Tu en as mis du temps.

Je retirai ma main, le médaillon serré au creux de la paume, avant de m’adosser à ma chaise.

— Par rapport à quel critère ? Est-ce que quelqu’un d’autre a déjà volé un étui de communication sans se faire arrêter par les autorités de Quadara ?

— Touché, admit-il en s’appuyant de nouveau contre son dossier, comme pour m’imiter.

Le cadre de bois du fauteuil sembla l’engloutir. La pièce avait été construite et équipée pour un homme plus grand : Mackiel Delore Senior. Elle était restée comme il l’avait laissée, avant la peste de sang.

À l’origine, la peste avait été contractée par des marins, au cours d’un voyage depuis Archia ; elle s’était vite propagée une fois que le bateau avait accosté et que

les membres de l'équipage étaient rentrés chez eux, à Toria. La maladie était impitoyable : à peine quelques heures après avoir été exposées, les victimes voyaient le sang couler de leurs yeux et de leurs oreilles, puis coaguler. La mère de Mackiel l'avait attrapée en premier, puis ça avait été au tour de son père.

Mackiel s'était précipité au Centre médical éoniste dans l'espoir d'avoir accès à MEDUUSE. Le Médicament à usage unique, sélectif et exceptionnel était un remède miracle éoniste, qui permettait de lutter contre n'importe quel type de maladie : l'invention la plus prisée de Quadara. Mais, comme les stocks diminuaient rapidement, un seul patient considéré comme « méritant » pouvait être traité chaque année, et c'étaient les reines qui le choisissaient. Un criminel et sa femme n'étaient pas placés très haut sur leur liste.

Quand Mackiel était rentré chez lui, ses parents étaient déjà morts.

Le seul changement au sein de la société d'import-export Delore depuis la mort de son père, trois ans auparavant, c'était la lueur menaçante dans les yeux de Mackiel et la croissance rapide de son équipe de sécurité, composée de créatures qui tenaient davantage du monstre que de l'être humain. Ce soir, ses hommes de main étaient de sortie, à exécuter ses ordres. Il fallait espérer qu'ils se perdent sur le chemin du retour...

— Merci, Kera, déclara soudain Mackiel.

Je relevai les yeux vers lui, interdite.

Je ne savais pas comment réagir à ses sautes d'humeur. Nous étions amis depuis sept ans. Nous avions commencé à voler comme si c'était un jeu, excités par le frisson de la chasse ; et cela permettait aussi de remplir nos poches. À l'époque, Mackiel était un garçon de douze ans vif et charismatique, qui me faisait miroiter un avenir de richesse, d'excitation et de fantaisie. Un monde très éloigné de celui que j'avais connu jusque-là.

En effet, si Mackiel se vantait d'avoir joué avec les dernières technologies éonistes et savouré les moelleuses pâtisseries ludistes quand il était enfant, pendant ce temps, moi, je grelottais dans une maison étriquée, à manger le ragoût que ma mère préparait avec des restes de poisson vieux d'une semaine. Mon père avait hérité d'un commerce de pêche, mais le bateau prenait l'eau et n'était pas de taille à affronter les tempêtes qui sévissaient entre Toria et Archia. Nous vivions au jour le jour, mes parents espérant toujours que l'horizon se dégage.

Quand Mackiel m'avait proposé de rejoindre son équipe de plongeurs, j'y avais vu un ticket pour une nouvelle vie et avais accepté sans hésiter.

Mais, au cours de l'année passée, quelque chose avait peu à peu terni l'humeur de Mackiel, comme l'air marin attaquait les fondations des quais de Toria. Où était le garçon dont le sourire illuminait le visage pour le transformer en un soleil radieux ? Était-ce la mort

de ses parents qui continuait à le hanter, de la même manière que l'accident de mon père me hantait ?

Six mois plus tôt, j'avais emménagé à la maison de ventes – dans ma propre chambre. Je pensais que cela nous permettrait de nous rapprocher, de retrouver la complicité de notre enfance, à l'époque où nous faisions tout ensemble. Mais Mackiel n'arrêtait pas de disparaître, des journées entières parfois, sans jamais me donner aucune explication.

— Tu t'es bien débrouillée.

Je fis rouler mon nouveau médaillon entre mes doigts, avant de l'attacher à mon bracelet de plongeur. Mackiel avait pris l'habitude de me récompenser pour mes vols les plus audacieux environ un an auparavant. Le quartier d'or pendait au milieu de mes autres trophées.

— Merci.

— J'ai autre chose pour toi.

Il me tendit une enveloppe. La peur me tenaillait les entrailles.

Sans préambule, je déchirai l'enveloppe. Cette nouvelle lettre de ma mère était courte, mais elle me fit l'effet d'un coup de poing entre les côtes.

Ma chère Keralie,

S'il te plaît, viens dès que possible au Centre médical éoniste. Ton père est en train de mourir. Les médecins pensent que c'est une affaire de semaines, peut-être

moins, si on ne lui donne pas accès à MEDUUSE. S'il te plaît, viens lui dire au revoir.

Je t'aime, Keralie. Tu nous manques. On a besoin de toi.

Je t'embrasse,

Maman

Je me cramponnai à la lettre, le souffle court.

Même si cela faisait six mois, je pouvais encore entendre mon père crier mon nom, presque comme une imprécation, avant qu'il soit éjecté du bateau et que sa tête aille heurter un rocher. Je n'oublierais jamais le visage ravagé de larmes de ma mère qui sanglotait sur son corps inconscient avant qu'on l'emmène recevoir des soins.

Ma mère était restée à son chevet pendant deux semaines. Le temps qu'elle revienne chez nous, j'étais partie. Elle m'avait envoyé de nombreuses lettres à la maison de ventes (elle savait où je m'étais enfuie), me suppliant de la rejoindre dans le logement que l'hôpital avait mis à sa disposition.

Mais elle avait tort. Elle n'avait pas besoin de moi. Mon père était à l'orée de l'autre monde à cause de ce que j'avais fait. Ils étaient mieux sans moi.

Ma rencontre avec Mackiel m'avait fait emprunter un chemin qui menait à une vie différente, et l'accident de mon père était le dernier déclic qu'il me fallait pour rompre avec mes parents et leurs attentes oppressantes. Je ne pouvais plus revenir en arrière, même si c'était ce que j'aurais le plus férocelement voulu.

— Est-ce que ça va ? demanda Mackiel d'une voix douce.

Je secouai la tête.

— Mon père est en train de mourir.

— Pas de MEDUUSE ?

— Il y a peu de chances.

Comme des milliers d'autres, mon père était sur liste d'attente. Depuis des années, les scientifiques éonistes avaient essayé de répliquer le traitement, mais sans succès. Des rumeurs prétendant qu'il ne restait plus aucune dose avaient commencé à circuler.

— Maudites soient les reines, crâcha Mackiel en frappant la main sur la table. Je suis désolé, Kera.

Je pris une profonde et apaisante inspiration. J'avais déjà versé toutes les larmes possibles pour mon père dans les jours qui avaient suivi l'accident. Il était mort pour moi dès l'instant où il avait été éjecté du bateau.

Une vibration agita le bâtiment et ce fut comme s'il commençait à tanguer sous nos pieds. Les acheteurs étaient arrivés.

— Si tu ne veux pas rester pour l'enchère de ce soir, je comprendrai.

— Et risquer de rater celui qui va acheter mon étui de communication ? répliquai-je en me forçant à sourire. Hors de question.

Il m'adressa un sourire rusé, preuve que son humeur sombre se dissipait.

— Viens, alors. Ne faisons pas attendre notre public.

La maison de ventes aux enchères était située sur les quais, à l'extrémité la plus éloignée et la plus minable du port de Toria. À mes yeux d'enfant, l'ancienne salle des marchés ressemblait à un majestueux palais, avec ses plafonds à hautes voûtes et ses larges colonnes. Maintenant, la vérité me sautait aux yeux. Le bâtiment aurait dû être condamné : les embruns minaient peu à peu les pylônes, ce qui faisait pencher le flanc droit de l'édifice vers la mer, et le bois de chaque pièce était pourri, y compris dans la chambre exposée aux quatre vents que je louais derrière l'estrade. J'étais sûre que l'odeur de pourriture me suivait comme une ombre. Comme ça m'allait bien !

Le public y venait, d'un pas hésitant, depuis la section à peine plus solide des quais qui abritait les autres attractions toriennes : les étouffantes maisons de jeu, les palais des plaisirs et les bars défraîchis et humides qui poussaient dans les interstices comme des champignons dans les marais, l'ensemble formant le célèbre quartier de la Jetée. Nos voisins avaient les mains aussi sales que nous.

Au bout d'un moment, le bâtiment fut si bondé qu'il n'y avait même plus assez d'espace pour respirer sans réchauffer la nuque de quelqu'un. Un seul corps de plus et nous nous enfoncerions dans l'océan. Alors qu'il n'était pas possible d'ignorer la cacophonie qui suintait des murs, les autorités de Toria laissaient

Mackiel poursuivre ses sordides affaires – pour l’instant.

Mais la reine de Toria était déterminée à fermer la Jetée depuis des décennies. Elle avait récemment dévoilé son intention de démolir les quais pour « raisons de sécurité », mais nous connaissions la vérité. Elle tenait à délivrer la « respectable » société torienne du foyer de décrépitude que représentait la Jetée. Était-ce cette menace qui ternissait les pensées de Mackiel ?

Il n’était pas le seul à s’inquiéter. Quand la plupart des établissements de la Jetée étaient fermés et que chacun aurait *dû* être au lit chez soi, on pouvait distinguer des éclats de voix derrière les portes closes. Des voix en colère. Celles des propriétaires des commerces, furieux après leur reine qui avait l’intention d’interférer dans leurs affaires. Ils faisaient le serment de réduire en cendres *tous* les commerces toriens si elle parvenait à ses fins. N’en déplaise à la reine, les bas-fonds miteux de la ville étaient le cœur du quadrant. Si on supprimait la Jetée, Toria dépérirait.

J’étais toujours restée à l’écart de ces tractations politiques.

Cachée derrière le rideau de la scène, j’observais les potentiels acheteurs oublier leurs bonnes manières – ou plutôt celles que leur position officielle de commerçants ou de navigateurs durs à la tâche et méritants les obligeait à tenir en public. Il ne fallait pas longtemps pour que leurs véritables et

plus sombres penchants se révèlent. Les jupes longues étaient bousculées, les mains tripotaient la chair exposée, les enfants slalomaient entre les jambes comme des rats à travers les égouts, dans l'espoir de glaner un petit quelque chose. Un entraînement parfait pour les nouveaux plongeurs – un enfant capable de voler parmi cette foule sans se faire prendre méritait d'être recruté.

Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi mes parents m'avaient conseillé de rester à l'écart de cet endroit quand j'étais plus jeune. Mais leur petite maison étant située près du port, ce lieu de perdition n'était jamais hors de ma vue.

Ayant grandi au bord de la mer, j'aimais nager, mais je détestais naviguer. Ma petite taille me rendait l'accès au mât difficile et mes doigts fins étaient inaptes à faire des nœuds. Alors que mes parents se déplaçaient sur le pont comme s'ils étaient sur la terre ferme, j'étais sans cesse sur le point de perdre l'équilibre. Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'ils appréciaient dans la vie de marin : les levers aux aurores, le froid mordant, le travail fatigant, incessant, pour si peu en retour.

Après une sortie en mer, mes parents se blottissaient au coin du feu – les jours où nous pouvions nous le permettre – et se remémoraient le voyage, pendant que je priais les reines de l'au-delà pour qu'une tempête s'élève et vienne frapper le bateau amarré au port. Plus grande, je les avais suppliés de me laisser à terre

et je piquais des colères terribles s'ils insistaient pour que je les accompagne.

Durant ces années, je ne savais pas qu'il existait une autre vie possible, une vie qui me plairait, une vie dans laquelle je m'épanouirais. Et puis, j'avais rencontré Mackiel.

Je ne me rappelais pas grand-chose de ma première visite à la maison de ventes, excepté la sensation. Un frisson avait enflammé mon corps et mes sens. Je n'avais rien volé, à peine glissé les mains dans les sacs des dames et plongé les doigts dans les poches des hommes. Mais j'aurais pu prendre quelque chose et ça, c'était grisant.

Mackiel m'avait retrouvée plus tard ce soir-là, assise sur le quai, les jambes pendant dans le vide, les joues rougies par l'excitation malgré le froid de la nuit. Il s'était présenté, m'avait tendu la main et proposé un boulot.

Je repoussai la pensée de mes parents, la lettre de ma mère et le manque douloureux qu'ils avaient laissé dans ma vie. Un manque que j'avais créé le jour où j'avais décidé de suivre Mackiel sur un chemin plus sombre. Je ne pouvais pas revenir en arrière maintenant.

Scrutant la foule des yeux, je me demandai qui deviendrait propriétaire de mon étui de communication et des jetons qu'il contenait. J'imaginai combien je toucherais, la rafale d'enchères que l'objet déclencherait chez ceux qui étaient prêts à tout pour

entrapercevoir des bribes de la vie et des inventions éonistes. Comme les habitants des autres quadrants, les Toriens n'étaient pas autorisés à utiliser la plupart des technologies d'Éonia, par peur que cela n'altère leur société. Mais cela ne nous empêchait pas de vouloir y goûter, et c'était ce que permettaient ces jetons. Il suffisait d'en placer un sur sa langue pour être transporté dans un autre temps, un autre lieu : un souvenir, qui semblait vous appartenir. Comme un message venant d'une autre vie.

Mackiel était debout devant les stalles grossièrement érigées dans un coin du bâtiment. Depuis la mort de son père, il avait ajouté un lourd rideau rouge pour dissimuler les articles à la foule. La maison de ventes ressemblait désormais davantage à un théâtre ludiste qu'à un lieu de commerce, ce qui était conforme aux goûts de Mackiel, qui avait toujours préféré le spectacle à la vie réelle.

Il réservait les sièges dans les stalles aux « visiteurs de choix », ceux qui étaient trop propres pour risquer de salir leurs vêtements en se mêlant à cette assemblée de roturiers. Il pressait vers son siège une fille portant une large coiffe bleu roi, une main posée sur son bras recouvert de velours, l'autre lui servant à incliner son chapeau. Elle leva les yeux vers lui. Même de là où je me trouvais, je pouvais distinguer son écœurante expression d'adoration. Je détournai le regard quand Mackiel jeta un œil dans ma direction, ne voulant pas

qu'il puisse déceler la moindre trace de jalousie sur mon visage.

— Dégage, me lança alors Kyrin en me donnant un coup de coude. Mes articles passent en premier.

Je ne me fis pas prier pour m'écartier ; son haleine le précédait d'au moins trois mètres. Ses cheveux blond filasse étaient agglutinés en mèches hérissées et désordonnées sur sa tête, comme s'il avait voulu imiter la mode en vigueur à Ludia. C'était ridicule sur lui. Nous, les plongeurs, portions en général des tenues et accessoires classiques pour nous fondre dans la foule.

— Encore à voler des montres ? lui demandai-je.

Malheureusement pour Kyrin, sa haute stature le faisait remarquer, quoi qu'il fasse. Même si, et cela me coûtait de le reconnaître, ses doigts longs et habiles pouvaient défaire les attaches des montres en l'espace de quelques secondes à l'insu de leurs propriétaires. Je poursuivis :

— Ça fait combien de temps, maintenant ? Cinq ans ?

— Ferme-la, Keralie.

— Ne t'en fais pas. Encore cinq ans, et tu y arriveras. Tu vois ça ? (Je dégageai mon poignet et fis danser devant ses yeux mon nouveau médaillon, signe de mon ascension au sein de l'équipe de Mackiel.) Tu veux regarder de plus près ? Ça pourra peut-être t'inspirer.

Le revers de la veste en cuir de Kyrin n'arborait que deux pauvres breloques qui se battaient en duel, alors que j'avais eu du mal à trouver une place pour mon dernier trophée. Mes parents avaient l'habitude

d'affirmer que j'avais la navigation dans le sang, mais c'est parce qu'ils ne m'avaient jamais vue subtiliser un sac de l'épaule d'une femme ou les lunettes du nez d'un homme. Ce que j'avais dans le sang, c'était le vol.

— Je n'ai pas besoin de m'inspirer de *toi*, rétorqua Kyrin en écartant mon bras. Tout le monde n'est pas prêt à faire n'importe quoi pour satisfaire Mackiel.

— Je ne fais rien d'autre que mon boulot, répliquai-je en levant mon poing serré avant d'avoir eu le temps de réfléchir au mouvement suivant.

Kyrin ne cilla pas.

— C'est ça. Tu crois qu'on est aveugles ? insista-t-il en faisant un geste vers les autres plongeurs qui, placés derrière lui, suivaient notre conversation avec intérêt. C'est toi qui obtiens les meilleures missions.

— Parce que je suis la meilleure.

— La meilleure pour lui sucer les...

Je me précipitai en avant, le poing à deux doigts de lui cogner le visage, mais je fus stoppée dans mon élan par une main couverte de bagues, des ongles aux articulations.

— Que se passe-t-il, ici ? interrogea Mackiel, nous dévisageant l'un après l'autre, la bouche tordue en un rictus.

— Rien, affirmai-je en ravalant ma colère. (Je n'avais aucune envie de mettre sur le tapis les rumeurs qui se répandaient sur Mackiel et moi avant de savoir où nous en étions.) Kyrin me parlait juste de la superbe montre

ludiste qu'il a acquise aujourd'hui, ajoutai-je avec un sourire en direction de ce dernier.

Mackiel me sourit.

— Ah oui ? fit-il en me tapotant la joue. Gentille. (Petite tape.) Petite. (Petite tape.) Kera. (Petite tape.)

Je dégageai mon poignet de la prise de Mackiel et reculai d'un pas, dégoûtée par la manière dont les yeux de Kyrin s'attardaient sur moi. Oui, il y avait les longues soirées dans les appartements de Mackiel, à discuter de l'avenir de la maison de ventes. Mais il ne s'était rien passé, même si je nous sentais sur le point de basculer. Enfin, moi, j'étais sur le point de basculer. Ces derniers mois, Mackiel n'avait pas semblé tenir à moi autant qu'avant.

— Qu'est-ce que je vous ai toujours répété ?

La voix de Mackiel était mélodieuse, mais autoritaire. Ses yeux enfoncés voletèrent de Kyrin à moi. Nous répondîmes à l'unisson :

— Ne jamais détourner notre attention des biens mis aux enchères.

Je donnai à Kyrin un coup de pied dans le tibia, pour avoir le dernier mot. Il grogna et recula d'un pas.

— Voilà, acquiesça Mackiel en tripotant son chapeau melon. D'autant que nous avons un assortiment de choix, ce soir. Restons concentrés, d'accord ?

Un assortiment de choix ? Je captai le regard de Mackiel. Il avait ignoré mes questions sur la valeur de l'étui et des jetons de communication. Il évita mes yeux inquisiteurs et se gratta le cou, avant de me

regarder à nouveau, mais juste un instant. Pourtant, il n'était jamais nerveux, pas quand il s'agissait d'une enchère. C'était son gagne-pain, maintenant que son père était mort.

— Faites place, plongeurs. C'est parti !

Il glissa sur l'estrade, son long manteau claquant derrière lui.

— Mackiel a l'air distrait ce soir. (L'haleine de Kyrin envahit mes sens tandis qu'il me parlait à l'oreille.) Il n'a pas eu tes faveurs, hier ?

Cette fois-ci, je ciblai ses orteils avec la pointe de mon talon. Je savourai le bruit qu'elle fit en transperçant le cuir pour s'enfoncer dans sa peau.

— Espèce de garce ! glapit-il en sautillant à cloche-pied. Tu mérites une bonne leçon.

Je le repoussai, lui et les autres plongeurs qui restaient plantés à nous regarder comme des idiots, pour m'éloigner.

— Peut-être, lançai-je par-dessus mon épaule. Mais ce ne sera pas toi qui me la donneras, cette leçon.

Pas tant que Mackiel couvrirait mes arrières.

Je me frayai un chemin jusqu'à l'entrée de la maison de ventes pour observer ce qui se passait, dissimulée parmi la foule. Des gouttes de transpiration perlaient sur mon front : il émanait une intense chaleur de tous ces corps entassés les uns contre les autres, et seule la brise salée qui s'infiltrait par les fissures du plancher parvenait à procurer un léger soulagement.

Un craquement fit gémir le bâtiment. Vite, les acheteurs se déplacèrent un peu vers la gauche pour rééquilibrer le poids de l'ensemble.

— Bienvenue dans mon humble demeure ! tonna Mackiel. Ce soir, vous et moi sommes de la même famille, et ma famille mérite ce qu'il y a de mieux !

C'était la réplique de son père, mais cela n'empêchait pas l'assemblée de boire ses paroles comme si elle les entendait pour la première fois.

Son père avait monté son affaire de marché noir à partir de rien quand il était encore un jeune homme — pas beaucoup plus vieux que Mackiel aujourd'hui. Il avait pensé que la nature curieuse des Toriens qui n'avaient pas les moyens d'acheter leur propre bateau ou de s'offrir des produits légalement importés constituait un bon filon à exploiter.

— Vous êtes en veine, ce soir, poursuivit Mackiel, car je vous propose une sélection de premier ordre.

C'est ce qu'il annonçait chaque fois, mais aujourd'hui, c'était la vérité. Ce que je préférais, après l'excitation au moment du vol, c'était la clameur qui s'élevait pendant la vente. Rien que d'y penser, je souriais déjà. C'était la distraction dont j'avais besoin pour oublier la lettre de ma mère.

— Avant de commencer, il me faut vous rappeler comment se déroulent les enchères.

Un grognement s'abattit sur la foule comme des puces sur un chien errant.

— Allons, allons, répéta Mackiel avec un petit claquement de langue. Comme je le dis toujours, d’abord les choses sérieuses, ensuite le plaisir.

Il sourit et la foule fut à nouveau prête à lui manger dans la main. La propension de Mackiel à se donner en spectacle avait multiplié le nombre d’enchérisseurs, lui assurant leur fidélité face à ses concurrents. Certains d’entre eux ne venaient même que pour son numéro et gardaient leurs pièces au chaud dans leurs poches.

— Très bien. Alors, comme vous le savez, aucun règlement ne se fait ici. Ce serait trop tentant pour les personnes aux doigts baladeurs. (La foule bruissa d’un éclat de rire : chacun était au courant de la manière dont Mackiel « s’approvisionnait » et de l’hypocrisie de tout cela.) Cependant, un acompte de dix pour cent sera exigé pour sécuriser l’enchère. À la fin de la vente, mes plongeurs chéris escorteront le meilleur enchérisseur pour collecter le reste de la somme. S’il ne parvient pas à la rassembler, les plongeurs reviendront avec l’objet en question et les autres acheteurs auront une nouvelle chance de l’acquérir demain soir. Mais je vous préviens, il n’y a pas de seconde chance pour ceux qui se jouent de moi.

Ce que Mackiel dissimulait au public, c’est que les plongeurs avaient une heure pour revenir avec le paiement, et que nous touchions ensuite cinq pour cent de la vente. Les plongeurs novices essayaient souvent d’empocher davantage que leur part ou de garder les

biens qu'ils avaient volés. Mackiel avait l'habitude de bannir ceux qui l'avaient trahi, sans aucune pitié, et maintenant il recourait à ses hommes de main pour faire appliquer sa loi.

Je frissonnai en imaginant leur peau contre la mienne, ou pire, leurs yeux sans pupilles fixés sur moi. Cela faisait deux ans que Mackiel les avait embauchés et je n'étais pas encore habituée à leur présence. Surtout, je ne pouvais pas nier l'influence qu'ils avaient sur Mackiel. Enfant, il sauvait les rats qui couraient dans les égouts de la Jetée, et aujourd'hui, c'était là qu'il balançait les corps de ceux qui l'avaient trahi.

« Mes gars se sont un peu emportés », arguait-il alors.

Pourtant, quand je voyais la lueur sombre au fond de ses yeux, je me demandais qui avait en réalité commis le méfait. Je n'étais pas sûre de vouloir connaître la vérité.

Mackiel continuait à égrener les règles, une à une.

— Plus aucune négociation n'est possible après la conclusion de la vente. Enfin, si je vois l'objet apparaître dans une autre salle de ventes, eh bien, vous ne remettrez plus jamais les pieds ici.

Il souriait de toutes ses dents, mais le message était clair : le jour où vous le trompiez serait votre dernier.

— Pour conclure, je vous rappelle que mon commerce, mes services... et ma présence, précisa-t-il en souriant encore au public, les yeux brillants, sont un luxe dont seuls les Toriens ont le plaisir de profiter,

mais ils ne doivent pas être tenus pour acquis. Je vous rappelle que mon nom et ceux de mes plongeurs ne doivent jamais être prononcés en dehors de ma maison de ventes. C'est de la plus haute importance.

Les acheteurs commençaient à s'impatienter. Ils avaient déjà entendu le discours et n'attendaient qu'une chose : découvrir les objets mis aux enchères. Sur quelle relique, quel trophée venus d'un autre quadrant pourraient-ils poser leurs mains sales ? Un article qui puisse améliorer leur vie, un médicament, peut-être ? Un objet futile à placer en évidence sur le manteau de leur cheminée pour fanfaronner auprès de leurs amis ?

Ou alors, des jetons de communication qui leur permettraient d'avoir un aperçu de la vie dans un autre quadrant : le rêve de n'importe quel Torien.

Mes sous-vêtements me collaient à la peau. *Allez, Mackiel. Finissons-en.*

— Très bien, reprit-il enfin. Les choses sérieuses, c'est terminé. Que le spectacle commence !

Des applaudissements crépitèrent quand Mackiel tira d'un geste vif le rideau. Les premières enchères passèrent lentement : des couvertures en laine, des mouchoirs en tissu et des écharpes d'Archia, des toiles, bijoux et teintures à cheveux de Ludia. Les mains rechignaient à se lever. Personne ne voulait dépenser son argent trop tôt. Il n'y eut pas beaucoup d'enchères pour la montre de Kyrin – le butin le plus commun chez les pickpockets. Je ris sous cape. Kyrin ne gagnerait pas grand-chose ce soir.

La frustration assombrissait les traits de Mackiel. Il voulait ce qu'il y avait de meilleur. Mais c'est pour cela qu'il m'avait.

La foule s'agitait. Les gens attendaient davantage. Quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais vu. Quelque chose venant d'Éonia, le quadrant qui se distinguait le plus des autres. Je me balançais d'un pied sur l'autre pour apercevoir les objets entre les chapeaux. Je n'avais aucun doute sur le fait que Mackiel garderait mon étui de communication – la prise la plus spectaculaire – pour la fin.

Quand Mackiel révéla l'article suivant, l'assemblée frémit comme une mer agitée : la manche déchirée d'une combinaison dermique. Pas très utile, mais quand même plus intéressant qu'une montre. Tous se penchèrent comme un seul homme pour mieux voir, avant de lever des mains avec ardeur. J'inclinai la tête sur le côté pour esquiver l'aisselle humide de mon voisin.

C'est à cet instant que je le repérai.

Alors que la foule s'agitait autour de lui, il demeurait immobile. Il portait un chapeau haut de forme éraflé très bas sur ses cheveux noirs et une veste bleue par-dessus une chemise blanche froissée. Mais je l'avais reconnu ; on pouvait distinguer sa combinaison dermique par l'encolure de sa chemise.

Le messenger.

Il était là pour les jetons de communication.

CHAPITRE 4

Corra, reine d'Éonia

Loi n° 2 : Les émotions et les relations personnelles obscurcissent le jugement. Les Éonistes ne doivent se concentrer que sur les avancées technologiques, la médecine et le bien-être de la communauté.

La nouvelle de la mort d'Iris fut murmurée à l'oreille de Corra à l'instant même où elle remuait dans son lit et commençait à ouvrir les yeux. Elle s'assit, sous le choc, ses rêves se dissipant en un instant dans la chambre plongée dans l'obscurité. Elle s'était retirée pour une sieste juste après la fin de l'audience. Tous ces faux-semblants l'épuisaient souvent.

— Quoi ? demanda-t-elle à son conseiller, un homme dodu, qui se tenait devant elle, les bras bal-lants. Que venez-vous de dire, Ketor ?

— La reine Iris n'est plus, ma Reine, répéta-t-il, en détournant le regard de son épaule brune dénudée.

Le sommeil était le seul moment où les Éonistes ne portaient pas leur combinaison dermique et c'était une liberté que Corra savourait – dont elle se délectait, même. Elle savait que ce n'était pas un comportement très éoniste de sa part, elle aurait dû être timide et

attachée aux règles de bienséance, mais elle ne s'en souciait guère. Surtout maintenant.

— Non. Ce n'est pas possible.

— J'ai peur que ce ne soit la vérité, ma Reine. On vient de la retrouver dans son jardin.

— Les médecins n'ont pas pu la sauver ? s'enquit Corra d'une voix tremblante.

— Ils sont arrivés trop tard, expliqua Ketor, les yeux baissés. La vie l'avait déjà quittée.

Même les médecins éonistes ne pouvaient combattre l'irrévocabilité de la mort. Ils avaient essayé, pourtant. Une fois.

Corra sortit de son lit à baldaquin, sans se préoccuper du fait qu'elle exposait ainsi son corps nu le temps de chercher sa combinaison dermique dorée, qui était posée sur une chaise. Au fond, le vêtement ne la dissimulait pas beaucoup plus. Le tissu sembla flotter dans les airs l'espace d'un instant avant de s'ajuster à ses courbes. Elle réalisa que sa servante était aussi là, une jeune femme archienne, les joues rouges et les yeux embués. Elle avait manifestement pleuré en apprenant la mort d'Iris. La plupart des membres du personnel étaient archiens, car on savait que ce peuple était à la fois dur à la tâche et doté d'un solide sens pratique.

Corra saisit sa petite montre dorée – un cadeau de couronnement – sur sa table de nuit, passa la chaîne autour de son cou et la bloqua sous le tissu de la combinaison. Elle se tourna pour permettre à la servante

de nouer ses épais cheveux noirs en un chignon et d'attacher sa lourde couronne avec des épingles. Profitant que son visage était caché, elle se tamponna les yeux, en essayant de chasser ses émotions.

Puis, une fois qu'elle se fut reprise, elle fit volte-face et questionna son conseiller :

— Comment est-ce arrivé ?

Iris était encore une jeune femme et sa santé était aussi solide que son caractère était résolu. Corra ne l'avait jamais vue malade, alors qu'elle avait passé son enfance sur Archia, ce qui l'avait tenue éloignée des virus du continent.

C'est sûrement un cauchemar, pensa-t-elle. Un rêve très réaliste, c'est tout.

Elle aurait voulu se recoucher. Iris ne pouvait pas être morte, ce n'était pas possible. Elle était aussi immuable que les murs dorés qui l'entouraient et la protégeaient... enfin, auraient dû la protéger.

Ketor resta silencieux, attendant de croiser son regard. On ne distinguait aucune trace de larmes sur ses joues rougeaudes.

— Elle a été assassinée, ma Reine.

— Assassinée ?

Corra porta la main à sa bouche. Aucune reine n'avait jamais été tuée à l'intérieur du palais. Il y avait eu quelques tentatives, des centaines d'années auparavant, lorsque les monarques de Quadara étaient libres de parcourir leurs quadrants et l'environnement

barbare qu'était la société à l'époque des Guerres des Quadrants, mais c'était avant que les Lois des Reines ne soient instaurées. Désormais, quitter le palais signifiait pour les reines renoncer au trône – d'abord pour garantir qu'elles respecteraient cette règle cruciale. Ce n'était pas que pour leur sécurité, mais pour éviter qu'elles ne soient influencées par les voix de leur peuple. Parce que les mécontents parlaient toujours plus fort que les autres.

— Je suis désolé de vous confirmer que c'est vrai, poursuivit Ketor.

Il restait distant, comme si cela ne l'atteignait pas. Lui aussi était éoniste. Les Lois des Reines imposaient que le conseiller ait la même origine que sa reine, afin de protéger l'intégrité du quadrant.

— Par les reines de l'au-delà, murmura Corra en prenant appui sur une des colonnes de lit pour ne pas flancher. (Elle avait quand même le droit d'être en état de choc, non ?) Que s'est-il passé ?

Géné, le conseiller toussota avant de parler.

— On lui a tranché la gorge, ma Reine.

Son corps fut secoué par un haut-le-cœur. Elle ferma encore une fois les paupières pour stabiliser son trouble. Sa poitrine lui semblait comprimée.

— Ne soyez pas vulgaire, Ketor ! le réprimanda la servante de Corra.

Corra secoua la tête, elle savait que son conseiller n'était qu'honnête.

— Tout va bien. Je voulais savoir la vérité. Quel est le protocole ?

Elle devait donner le change jusqu'à ce que son conseiller soit parti. Alors seulement ses véritables émotions pourraient se montrer : la tristesse face à la mort.

Elle n'en avait jamais ressenti le poids auparavant, car il était rare que quelqu'un décède de manière imprévue à Éonia. Grâce aux avancées technologiques du quadrant, leurs vies étaient longues, jamais interrompues par la maladie ou les accidents liés à l'âge avancé. Certains avaient des durées de vie plus courtes en raison d'anomalies génétiques, mais jamais la mort ne surgissait par surprise. La surprise, de manière générale, avait très peu sa place à Éonia. Corra régnerait jusqu'à sa mort, dans sa quatre-vingt-dixième année, même si elle était autorisée à abdiquer si tel était son souhait.

— Les reines sont convoquées en salle d'audience avant le dîner pour discuter de la succession au trône d'Archia, annonça Ketor.

Corra n'aurait pas le temps de pleurer.

— Elle n'a pas d'héritière directe.

Iris affirmait qu'elle n'avait pas réussi à trouver un soupirant qui lui convienne, en dépit des très nombreux candidats qui avaient paradé devant elle.

Ketor hocha la tête.

— Que va-t-il se passer, en l'absence d'héritière ? reprit Corra.

— Je ne sais pas, ma Reine. (Son expression restait si impassible que c'en était frustrant.) Allons en salle d'audience, pour l'instant.

Même si son cœur était brisé par la nouvelle, Corra savait qu'il ne fallait pas que son masque stoïque se fissure. Pleurer, avoir de la peine, ce n'était pas éoniste. Cela impliquait des sentiments. Les Éonistes étaient un peuple uni, mais ils gardaient leurs distances en toute circonstance. C'est ce qui leur permettait de construire un environnement dans lequel la logique et le savoir régnaient.

— Je vous suis.

Marguerite était déjà sur son trône quand Corra pénétra dans la salle. Comme le voulait la tradition torienne, elle portait une robe noire et un voile, attaché à sa couronne, lui couvrait la plus grande partie du visage. Corra aurait voulu courir vers celle qui était la plus âgée des reines, mais elle força ses pas à rester mesurés. Stessa n'était pas encore là, elle était sans doute en train de s'assurer que son masque de deuil était peint à la perfection, jusqu'aux moindres détails. La jeune fille était sans cesse en retard aux réunions, mais pour une fois, cela n'agaça pas Corra. Seize ans, c'était trop jeune pour affronter de telles atrocités.

Lorsque Corra s'approcha de l'estrade, Marguerite souleva son voile. Corra sursauta. La peau de la reine

de Toria, d'habitude d'albâtre, était brouillée, et ses traits d'ordinaire si fins étaient un peu bouffis, ce qui les adoucissait. Elle avait l'air plus âgée que ses quarante ans.

Marguerite se leva pour la prendre dans ses bras. Corra ne sentit rien jusqu'à ce qu'elle se retrouve submergée par son parfum floral.

— Est-ce que tu vas bien ? demanda Marguerite. As-tu mangé quelque chose ? On dirait que tu ne tiens pas debout.

Quand elle s'écarta pour scruter son visage, Corra dut user de toute sa volonté pour avoir l'air sereine, puis acquiesça. Ce n'était plus sa poitrine qui était oppressée, mais sa gorge. Marguerite lui serra les bras avec affection et Corra regretta que sa combinaison dermique l'empêche de ressentir la chaleur de ce contact.

— Nous devons prendre soin les unes des autres, aujourd'hui plus que jamais, déclara Marguerite. Nos sœurs de règne, c'est ce que nous avons de plus important.

La tristesse plissait son front et sa bouche.

— Oui, acquiesça Corra en accrochant son regard à celui de Marguerite et en s'efforçant d'ignorer le tourbillon de chagrin qu'elle sentait en elle.

Les conseillers avaient rapproché les trois trônes sur l'estrade pour faire face à une seule et même direction : le quadrant d'Iris. Corra n'avait jamais vu les trônes disposés autrement qu'en cercle autour du